

De l'oral spontané et sa transposition écrite sous forme d'article : quelques jalons d'une analyse exploratoire

Christian Surcouf^{1*}, Alain Aousoni²

¹École de français langue étrangère, Université de Lausanne, 1015 Lausanne, Suisse

²École de français langue étrangère, Université de Lausanne, 1015 Lausanne, Suisse

Résumé. Dans cette étude exploratoire, nous partons d'une réflexion de Peytard (1977: 195) qui préconise de confronter des manifestations linguistiques orales et écrites, dont l'éclairage mutuel peut bénéficier à l'analyse de la langue. Cherchant à mettre en miroir deux productions dont les variations peuvent être rapportées assez strictement à la dimension médiale, nous comparons un entretien radiophonique diffusé sur *France Culture* en 2014 et sa publication sous forme écrite parue la même année dans la revue *France Culture Papiers*. Après un questionnement sur les particularités et les limites d'une telle comparaison, faisant l'hypothèse que les mutations apparaissant au cours de la retranscription révèlent en creux des divergences de normes et des représentations sur les attendus de chacun des deux genres de discours considérés, nous examinons la manière dont plusieurs traits langagiers sont traités dans le passage à l'écrit : le pronom clitique sujet *vous* en emploi générique, les constructions syntaxiques *vous avez X qui* et *il y a X qui*, et le cas de la subordination relative.

Abstract. Spontaneous spoken French and its written transposition in a journal article: milestones for an exploratory study Any literate francophone speaker knows intuitively that certain uses are more common in spoken French than in writing, or vice versa. Linguists, however, face the question of how to establish meaningful comparisons in order to reach such a conclusion. In this exploratory study, which seeks to confront two productions whose variations can be related fairly strictly to the medial dimension, we analyse the transcription of a radio programme from *France culture* then published as an article in *France culture papiers*. Assuming that the changes occurring in the process reveal differences in norms and representations of each of the two types of discourse, we examine the way in which several linguistic features are treated in the transcription process: the generic use of subject pronoun *vous*, the *il y a X qui* and *vous avez X qui* constructions, and finally relative subordinates.

* Corresponding author: christian.surcouf@unil.ch

1. Introduction

Comme point de départ de notre étude, remontons quelques décennies en arrière en nous inspirant de cette réflexion de Peytard (1977) :

L'oral, l'écrit, sont l'un par rapport à l'autre, situés. Démarche fondamentale dont on peut dire, sommairement, qu'elle « décentre » l'analyse de la langue [...] : il s'agit de construire le système, non par l'analyse privilégiée de l'un ou l'autre code, non plus par substitution de l'oral à un écrit si longtemps dominateur, mais par confrontation d'un code à l'autre. Autrement dit, par l'analyse des deux manifestations linguistiques, l'orale et l'écrite, dans un mouvement de l'une à l'autre. L'éclairage mutuel accusant davantage les reliefs des deux ensembles. Obligeant à une redéfinition des structures et des éléments. (Peytard, 1977: 195)

N'importe quel locuteur francophone alphabétisé sait intuitivement que certains usages sont plus courants à l'oral qu'à l'écrit ou inversement. Depuis plusieurs décennies, les développements de la linguistique de corpus ont permis de saisir toujours plus précisément certaines spécificités de différents genres de discours oraux ou écrits¹. Mais rares sont encore à notre connaissance les études linguistiques qui procèdent par « confrontation d'un code à l'autre » sur la base de sources permettant « un mouvement » aisé entre les « manifestations linguistiques » orales et écrites (Peytard, 1977: 195). Dans ce qui suit, nous en signalons trois qui ont retenu notre attention et dont la présentation nous permettra de mieux définir la particularité de notre démarche.

Une étude de Blanche-Benveniste (1995) compare la manière dont sont relatés des récits de faits divers, à l'écrit, dans des dépêches de presse, et spontanément à l'oral. L'auteure constate ainsi par exemple que :

les subordonnées sont plus nombreuses par oral que par écrit, et qu'elles sont utilisées de façons différentes. Les récits oraux font intervenir un certain nombre de « verbes de dispositifs » qui n'ont pas de correspondants dans les récits écrits de la presse, comme par exemple des formes d'extraction en « *c'est ... que/qui* », ou des tournures pseudo-clivées. (Blanche-Benveniste, 1995: 25)

Bien qu'intéressante, cette observation repose sur une comparaison de sources dont « l'éclairage mutuel » n'est que très partiel. En effet, les discours écrits et oraux retenus, qui relèvent de situations de communication différentes, ne relatent pas les mêmes événements et ne sont pas produits par les mêmes énonciateurs. Par ailleurs « le type d'écrit journalistique retenu dans cette étude [...] apparaît [...] comme un genre rigidement codé, soumis à des exigences de brièveté et de densité bien particulières » (Béguelin, 1998: 233).

Dans une étude plus récente, Norén & Josserand (2015: 84) examinent le débat parlementaire européen, qui présente l'intérêt de « se réalise[r] à l'oral comme à l'écrit », les interventions orales étant par la suite consignées sous forme de « comptes rendus in extenso rédigés par les transcripteurs du parlement ». Parmi les 919 interventions (460 000 mots) (2015: 85), ils observent effectivement des divergences entre les prises de parole et leur transcription écrite, comme par exemple les transformations de *mais* « souvent substitué par un adverbe sémantiquement plus distinct comme *cependant* ou *néanmoins*, voire par la conjonction *or* ». Si l'objet d'étude semble ici permettre de « démêler [...] la variation diamésique² par rapport aux autres "dia-" » (2015: 85), signalons cependant que l'oral des interventions s'avère fortement protocolaire et à priori souvent fondé sur des notes, voire des textes intégralement rédigés³.

Mentionnons enfin la comparaison proposée par Doquet (2018), consistant à analyser les transformations survenues à chaque étape ayant mené d'une série d'entretiens avec Antoine Culioli (entre 1996 et 2000) jusqu'à leur publication sous la forme d'un ouvrage de 262 pages en 2002 (*Variations sur la linguistique*). L'auteure s'attarde plus particulièrement sur la « ponctuation discursive » dans dix minutes d'entretien, et examine les « différents degrés de la transformation subie par un discours entre sa profération orale et sa publication » (2018: 133), constatant que les diverses mutations aboutissent à « un entretien très "écrit", au sens où les caractéristiques de l'oral – usage important de ponctuants de discours, tautologies,

redondances, reprises – se raréfient au profit de structures propres à l’écrit » (2018: 132). Un tel résultat est probablement normal pour la publication d’un livre aussi volumineux, dont l’auteur s’exprimait dès l’entretien dans un « oral très soutenu et syntaxiquement construit de manière très écrite » (2018: 122).

Pour mettre en œuvre le programme préconisé par Peytard, nous avons pour notre part choisi de comparer un entretien radiophonique diffusé sur France Culture en 2014 dans l’émission *Le Sens des choses*, et sa publication sous forme écrite parue la même année dans la revue *France Culture Papiers* (voir §3.2). Dans la pratique journalistique courante de l’entretien de presse, seule la version écrite est d’ordinaire accessible, l’original oral restant souvent inconnu. Le cas qui nous intéresse ici fait exception. Les éditeurs s’efforçant de préserver le contenu informationnel originel lors du passage à l’écrit, les mutations qui apparaissent dans la retranscription peuvent ainsi révéler en creux des divergences de normes et de représentations sur les attendus de chacun des deux genres de discours considérés. On pourrait bien sûr nous objecter que les comparaisons proposées ne reflètent en définitive que les habitudes idiolectales des locuteurs et des éditeurs. Toutefois, il semble que l’écoute même attentive des intervenants n’interpellerait probablement aucun auditeur comme présentant des caractéristiques idiosyncrasiques particulièrement marquées, et il en serait probablement de même pour la lecture de *France Culture Papiers*. En d’autres termes, que ce soit dans la version orale ou écrite, les discours produits paraissent se fonder dans les pratiques habituelles, caractéristiques du genre de l’« entretien – à vocation didactique – avec des scientifiques ». Mais avant de nous plonger dans ces comparaisons, penchons-nous tout d’abord sur la question délicate de la mise en parallèle des discours oraux et écrits.

2. L’oral et l’écrit : le modèle de Koch & Oesterreicher

Depuis déjà plusieurs décennies, nombreux sont les linguistes (par exemple Blanche-Benveniste & Jeanjean, 1987: 20-22) dénonçant les confusions entre variations diaphasiques et diamésiques (voir note 2). Ainsi le parlé se voit-il associé au familier, au populaire, « l’idée générale [étant] que le français parlé n’a pas de grammaire ou qu’il en a une très différente de celle de l’écrit » (Blanche-Benveniste, 2010: 16). Quant au français écrit, il incarnerait la norme à suivre dans la mesure où elle « jouit d’un prestige absolu qui lui confère la primauté par rapport aux variétés orales préexistantes » (Koch & Oesterreicher, 2001: 590). Bien qu’un tel discours perdure dans l’imaginaire collectif, la linguistique s’avère désormais plus nuancée. Dans la lignée de Peytard (1971) et de Söll & Hausmann (1985), Koch & Oesterreicher (2001: 585) proposent de croiser les dimensions médiale (graphique/phonique) et conceptionnelle (parlé/écrit) :

Tableau 1 – Réalisations médiale et conceptionnelle (Koch & Oesterreicher, 2001: 585)

		CONCEPTION	
		parlé	écrit
MÉDIUM	code graphique	<i>faut pas le dire</i>	<i>il ne faut pas le dire</i>
	code phonique	[fopal'di:R]	[ilnəfopalə'di:R]

Alors que « la différence entre les codes phonique et graphique [...] représente une dichotomie au sens strict [...], langage parlé et langage écrit correspondent aux deux extrêmes d’un continuum communicatif » (Koch & Oesterreicher, 2001: 585)⁴. Les auteurs fournissent un ensemble de paramètres « pour caractériser le comportement communicatif des interlocuteurs par rapport aux déterminants situationnels et contextuels », où « le côté gauche représente les valeurs paramétriques du parlé, le côté droit celles de l’écrit » (2001: 586)

Tableau 2 – Paramètres caractérisant la communication (Koch & Oesterreicher, 2001: 586)

①	communication privée	communication publique
②	interlocuteur intime	interlocuteur inconnu
③	émotionnalité forte	émotionnalité faible
④	ancrage actionnel et situationnel	détachement actionnel et situationnel
⑤	ancrage référentiel dans la situation	détachement référentiel de la situation
⑥	coprésence spatiotemporelle	séparation spatiotemporelle
⑦	coopération communicative intense	coopération communicative minimale
⑧	dialogue	monologue
⑨	communication spontanée	communication préparée
⑩	liberté thématique	fixation thématique

Une gradation est alors envisageable dans la « gamme conceptionnelle », permettant d'ordonner les exemples suivants, allant des extrêmes (a) la « conversation spontanée entre amis », à (i) le « texte de loi », en passant par (b) le « coup de téléphone », (c) la « lettre personnelle entre amis », (d) l'« entretien professionnel », (e) l'« interview de presse », (f) le « sermon », (g) la « conférence scientifique », (h) l'« article de fond » (Koch & Oesterreicher, 2001: 585). Bien que l'entretien radiophonique ne figure pas parmi les exemples cités par les auteurs, celui de notre émission est probablement en grande partie influencé par des paramètres fortement contraignants de la colonne de droite, à savoir ①, ⑩ et ③, même si ceux de la colonne de gauche s'avèrent dominants en ④, ⑤, ⑥, ⑧ et ⑨. Toutefois, l'entretien radiodiffusé est difficile à situer sur cette échelle en raison de son double statut, puisqu'il sollicite directement les participants dans l'interaction en face à face dans le studio (avec des contraintes dues à l'enregistrement même de l'émission : présence du micro, temps imparti, thématique imposée, éthique, etc.), et s'adresse en même temps à un auditoire distant et inconnu.

Qu'en est-il maintenant du passage de l'oral à l'écrit dans le cas de notre entretien radiophonique ? Comme l'illustre le tableau 1, il existe deux possibilités (Koch & Oesterreicher, 2001: 587) : la première porte sur le changement de médium, soit le passage du phonique au graphique (« Verschriftung ») ou l'inverse (« Verlautlichung ») ; la seconde, conceptionnelle, est graduelle, et va de l'immédiat à la distance (« Verschriftlichung ») ou l'inverse (« Vermündlichung »). Dans le cas qui nous concerne ici, la variation conceptionnelle est faible, voire inexistante, ce qui permettrait d'obtenir deux comparables en grande partie tributaires de la variable médiale⁵. Nous restons néanmoins conscients que, comme le remarquent les auteurs :

lorsque le changement médial s'institutionnalise, il se forme une tradition discursive nouvelle. L'interview publiée dans la presse, p. ex., n'est nullement identique à une interview radiodiffusée, et cela non seulement au niveau médial, mais aussi au niveau conceptionnel : il s'opère un filtrage conceptionnel qui fait disparaître, dans le journal, une bonne partie des traits conceptionnels de l'immédiat. (Koch & Oesterreicher, 2001: 602)

En définitive, c'est bien parce que « almost everything that can or could be written could be said and vice versa » (Olson, 2009: 4), qu'il nous est possible d'effectuer une comparaison entre nos deux versions, sans pour autant, dans cette étude exploratoire, essayer de déterminer « pourquoi la substance [=le médium utilisé] fonctionne comme un attracteur pour certains appareils formels et pour certains patrons morphosyntaxiques » (Mahrer, 2017: 47), mais en mettant en avant la manière dont quelques phénomènes langagiers ont été « retouchés » lors du passage de la version originelle orale à la version écrite.

3. Présentation des données

3.1. L'entretien oral

Sous l'intitulé « Le cerveau, la conscience et la subconscience », l'entretien (de 54'13''⁶) retenu ici a été diffusé le 12 juillet 2014 dans l'émission *Le Sens des choses*, animée par Attali

(JA) et Bonvicini (SB). Les deux invités, Agid (YA) et Naccache (LN), sont neurologues à l'Institut du cerveau et de la moelle épinière à Paris.

Tableau 3 – Les intervenants de l'émission et leur durée d'intervention

PARTICIPANT	ÂGE ⁷	PROFESSION	DURÉE
Stéphanie Bonvicini (SB)	46	journaliste	1'02''
Jacques Attali (JA)	71	économiste	8'38''
Yves Agid (YA)	74	neurologue	20'20''
Lionel Naccache (LN)	45	neurologue	24'13''

À l'instar de la plupart des émissions de *France Culture*, cet entretien radiophonique – tout comme l'article qui en est issu – cible un public susceptible de s'intéresser à des thématiques culturellement exigeantes. Les intervenants s'expriment de manière spontanée dans une langue correspondant aux usages valorisés de l'élite culturelle à laquelle ils appartiennent (voir §3.4), comme probablement une grande partie des auditeurs. L'émission a été intégralement transcrite par nos soins en orthographe conventionnelle à l'aide du logiciel Elan⁸ (Brugman & Russel, 2004).

3.2. *France Culture Papiers*

L'article « Le grand inconscient » (Agid *et al.*, 2014) émane de l'émission présentée ci-dessus. Il a été publié dans *France Culture Papiers*, « première revue réalisée à partir d'émissions de radio retranscrites, éditorialisées, illustrées et enrichies » mettant notamment en avant « une approche libre et vivante du savoir, qui mêle à la spontanéité de l'oral la force de l'écrit.⁹ » Le linguiste n'en apprendra pas davantage sur le processus exact de publication, mais la deuxième définition de *retranscrire* du TLFi, « exprimer sous une autre forme », correspond probablement à la conception des éditeurs. En dépit des zones d'ombres concernant le processus lui-même, la comparaison des deux versions constitue un indicateur précieux des représentations à la fois sur l'oral et l'écrit ayant conduit aux choix des éditeurs dans leur effort de concilier dans la version publiée « spontanéité de l'oral » et « force de l'écrit ». L'extrait suivant donne un aperçu de quelques-unes des transformations subies durant le passage de l'oral, transcrit en italique en [1], à la version publiée en [2] :

- [1] *oui je voulais en en rajoutant ce que disait ce que disait Yves évidemment quand on pense à la médecine et la recherche souvent dans les autres disciplines on a le sujet sain et le malade (LN-9'02)*¹⁰
- [2] Je voudrais rebondir sur ce que dit Yves Agid. En médecine et dans les autres disciplines, on distingue le sujet sain et le malade. (83c)

Outre l'effacement – compréhensible – des disfluences caractéristiques de l'expression orale spontanée (*ce que disait ce que disait*), les temps ont été modifiés (*voulais/voudrais ; disait/dit*), le segment *évidemment quand on pense à la médecine*, est devenu « En médecine », et *a* s'est vu précisé en « distingue ». Aussi court soit-il (6'), cet extrait offre un aperçu des nombreuses mutations apparaissant au cours du processus d'édition.

Probablement en raison de contraintes éditoriales, l'article paru dans la revue ne reflète pas l'intégralité de l'émission originelle. Si l'on considère la correspondance entre les première et dernière phrases de l'entretien publié et les premier et dernier énoncés leur correspondant dans l'original oral, seules les vingt-six premières minutes de l'émission ont été retenues par les éditeurs. Cette partie comporte dans notre transcription 5277 mots. Le processus de réduction ne s'est cependant pas arrêté là. De nouvelles coupes plus ou moins drastiques – dont nous ignorons les raisons – ont été effectuées au sein de cette partie de 5277 mots, l'édition finale ne comportant que 2637 mots (soit environ un cinquième de l'original oral), répartis entre intervenants de la manière suivante :

Tableau 4 – Nombres de mots des intervenants présentés dans l'article *Le grand inconscient*

PARTICIPANT	N MOTS ¹¹	MOTS DIFFÉRENTS
	(OCCURRENCE)	(TYPE)
SB	60	43
JA	186	119
YA	1145	468
LN	1246	487
Total	2637	819

Si, comme le laisse entrevoir la vignette de la Figure 1 ci-dessous (Agid *et al.*, 2014: 83), la répartition typographique présente bien l'*allure* d'un entretien, en mettant clairement en évidence les tours de parole de chacun des intervenants, le contenu, lui, a subi d'amples modifications.

**Figure 1** – Aperçu de la mise en page de l'entretien dans la revue *France Culture Papiers*

3.3. Quelles différences entre les deux versions ?

En premier lieu, signalons la suppression – évidente – de toutes les répétitions relevant de « faits de parole » (Henry & Pallaud, 2004: 205), c'est-à-dire de disfluences inhérentes à l'oral spontané. Ainsi *cent milliards de de neurones* devient « cent milliards **de** neurones » dans la version écrite. Les répétitions juxtaposées résultant de « faits de langue » (Henry & Pallaud, 2004: 205), où la reduplication est au service du sémantisme, subissent à peu près le même sort. C'est le cas en [3], où *très, très*, délibérément redoublé (et de surcroît accentué à l'oral), disparaît en [4], dans la version écrite :

- [3] *c'est euh vous savez c'est la fameuse publicité euh on dit qu'on vous fait passer des images très très rapidement et que vous ne vous en rendez pas compte* (YA-24'25)
- [4] Comme quand une publicité vous montre des images **très** rapidement dont vous ne vous rendez pas compte [...] (85c)

Les répétitions à distance dans les constructions symétriques – fréquentes à l'oral –, c'est-à-dire « la répétition d'une tournure syntaxique » (Blanche-Benveniste, 2010: 176-178) donnent également lieu à des reformulations *sans* répétition. En [5], le dédoublement des structures *une ... manière de le voir*, et *qui ... [-swa] ... informations* disparaît en [6].

- [5] *ça c'est une première manière de le voir et une deuxième manière de le voir ce cerveau vous avez une partie postérieure du cerveau en gros en gros qui [3] reçoit des informations qui perçoit les informations le toucher la vue l'audition etcetera* (YA-5'06)

- [6] C'est **une première manière de voir** le cerveau, il en existe une deuxième. Une partie postérieure **reçoit les informations** des sens, le toucher, la vue, l'audition [...] (83a)

Comme le remarque Blanche-Benveniste (2010: 176-178) « symétries et tautologies entraînent un fort taux de répétitions lexicales dans les énoncés ; c'est une des particularités connues des usages de langue parlée ». Il n'est pas étonnant que de telles caractéristiques disparaissent à l'écrit, où les contraintes cognitives de rédaction et surtout de lecture – puisqu'il s'agit de vendre à un lectorat – n'obéissent aucunement à celles qu'imposent la production et la compréhension d'énoncés en temps réel. En dehors de la suppression des répétitions, quelles sont les autres modifications ?

Le changement peut relever du niveau lexical sous la forme de substitutions d'un seul mot, comme celle de *on* par « nous », ou de *ça* par « cela » :

- [7] *des contenus mentaux que nous sommes capables de nous rapporter subjectivement en première personne on appelle ça la rapportabilité* (LN-11'39)
- [8] Elle comprend les contenus mentaux que nous sommes capables de nous rapporter subjectivement à la première personne. **Nous** appelons **cela** la « rapportabilité ». (84a)

Le remplacement de *on* par *nous* – bien qu'il ne soit pas systématique ici –, fait écho à des stigmatisations encore présentes dans les grammaires contemporaines : « La première personne du pluriel (*nous partons*) est fréquemment remplacée à l'oral, familier surtout, par *on* (*On va au cinéma ?*) » (Riegel *et al.*, 2009: 62). Quant au *ça* de l'oral, aucun n'a été préservé dans la version écrite, ce qui renvoie à la remarque pourtant ancienne de Cadiot (1988: 77) : « Grammaires et dictionnaires s'accordent pour considérer qu'il y a dans l'usage de *ça* quelque chose de relâché ou de "familier" ».

Des segments peuvent également donner lieu à des substitutions :

- [9] *c'est de se dire qu'à l'intérieur du cerveau vous avez des tas de circuits très compliqués des routes à l'infini dont certaines gèrent nos mouvements d'autres vont gérer notre intellect et un troisième gère nos émotions* (YA-5'38)
- [10] À l'intérieur du cerveau **se trouvent** des circuits très complexes, des routes à l'infini dont certaines **gèrent** nos mouvements, d'autres notre intellect et d'autres encore nos émotions. (83a)

Au niveau syntaxique, on remarquera en [12] la disparition – récurrente – de la dislocation à gauche, *le cerveau c'est...*, transformé en « Le cerveau joue... ».

- [11] *au fond le cerveau c'est un intermédiaire entre des perceptions on traite des informations d'ailleurs très compliquées à l'intérieur et puis on agit* (YA-5'23)
- [12] **Le cerveau joue le rôle** d'intermédiaire entre des perceptions et l'action. (83a)

Du point de vue de l'organisation du discours, les marqueurs discursifs disparaissent en grande partie, c'est le cas de *bon alors*, mais aussi de (*c'est*) *en fait*, reformulé en « cela veut dire que ». Il en est de même des marques d'interaction (*mais attention, tu as*), et si elles sont conservées, alors la déixis requiert une explicitation (*tu* devient « Lionel Naccache ») :

- [13] **mais attention** il faut aussi une manière de définir la conscience euh **Lionel** c'est aussi de dire ce que ce n'est pas parce que [seô] si on dit simplement je perds conscience euh c'est **en fait** je perds ma vigilance je rentre dans le coma c'est ce que **bon alors** à côté de cette conscience que **tu as bien définie** il y a **en effet** une subconscience (YA-18'37)
- [14] Définir la conscience est aussi une manière de dire ce qu'elle n'est pas. Si je dis simplement « je perds conscience », **cela veut dire que** je perds ma vigilance, je rentre dans le coma. À côté de la conscience que **Lionel Naccache a bien défini** [sic], il existe une subconscience [...] (84c)

Les remarques liées au déroulement de l'émission sont également supprimées :

- [15] *et alors les ordres dont on aura à reparler tout au long de [se] cette émission et de ces émissions les ordres sont transmis de façon électrique ou chimique ou autre* (JA-6'42)

[16] Ces ordres sont-ils transmis de façon électrique, chimique, ou autrement ? (83b)

Comme l'illustrent plusieurs de ces exemples, des restructurations syntaxiques plus ou moins conséquentes peuvent avoir lieu, soulignant, par l'effet de miroir que procurent ces comparables, certaines des spécificités de l'oral et de l'écrit au sein d'un même genre de discours, avec un même contenu informationnel, un même objectif didactique, et ciblant un public analogue, même si les conditions de réception s'avèrent bien entendu différentes en raison de la nature du médium.

3.4. Le style de l'échange verbal

Il suffit d'écouter l'émission ou à défaut de lire les exemples transcrits dans cette étude pour constater que les interventions de JA, YA et LN peuvent sans hésitation être qualifiées de spontanées¹². Néanmoins plusieurs dimensions objectives donnent à penser que le « style » de l'échange relève d'une langue plutôt « surveillée » : la situation pragmatique de l'intervention radiophonique sur une chaîne publique à vocation culturelle, le statut social des intervenants, la thématique scientifique de l'émission et sa visée didactique, et le public ciblé par *France Culture*. D'un point de vue linguistique, le cas emblématique de la négation peut servir de premier critère d'évaluation du degré de surveillance de la langue utilisée. En effet, si « dans une grande partie des conversations d'adultes, la particule de négation *ne* est rare » mais qu'en revanche « de nombreux locuteurs [l']utilisent [...] dès qu'ils adoptent un registre de langage un peu surveillé » (Blanche-Benveniste, 2010: 114), alors la fréquence d'usage de *ne* peut servir d'indice. Ainsi, 65% des *ne* sont préservés (N=123¹³) dans l'émission, pourcentage faisant écho à celui de 72,5% (N=2066) observé par Armstrong & Smith (2002: 30) dans un corpus d'émissions de *France Inter*. Dans des situations ordinaires, les pourcentages de maintien du *ne* sont largement inférieurs, estimés à environ 17% (N=20766) dans la synthèse proposée par Surcouf (à paraître). Gadet (2007: 66) remarque d'ailleurs que l'absence de *ne* est « tellement fréquente à l'oral qu'elle n'est plus sentie comme stigmatisante ». Bien que rares, apparaissent également quelques « syntagmes sujets lourds construits directement avant le verbe », « signal[ant] aussitôt une parole surveillée » (Blanche-Benveniste, 2010: 89) :

[17] *alors tout ce que vous décrivez l'un et l'autre sur le conscient et l'inconscient donne le sentiment sans doute euh faux si je m'exprime aussi caricaturalement qu'il n'y a ni conscient ni inconscient sans acquis (JA-24'56)*

[18] *un des faits remarquables c'est que un un un [m] un bébé humain qui n'a pas d'environnement social va pouvoir découvrir et apprendre à marcher tout seul de manière automatique (LN-25'23)*

Dans la conversation ordinaire, ces sujets tendraient à être repris par *ça* en [17], et *il* en [18] : *ça donne, il va pouvoir*. Dans ce qu'elle considère comme le « déclencheur de prestige le plus visible » au niveau du lexique, Blanche-Benveniste (2000: 53) mentionne le passage de « *parce que* à *car*, de *des fois* à *parfois*, et de *quand* à *lorsque* ». Si aucun *car* n'apparaît dans l'émission, *lorsque* est utilisé à 9 reprises, contre 30 pour *quand*. Certains énoncés comportent des marques relevant de niveaux de langue à priori différents :

[19] *le patient des fois est endormi parfois est éveillé mais même lorsque'il est éveillé il ne semble euh avoir conscience ni de lui-même ni du monde extérieur (LN-31'30)*

Signalons enfin la tournure *ce sont* qui « ne se rencontre guère que dans les discours publics » (Blanche-Benveniste, 2010: 133), et n'apparaît accordée dans l'émission que cinq fois sur les quatorze cas potentiels :

[20] *tout ça ce sont des comportements automatiques (YA-19'47)*

En somme, bien que caractéristique du français parlé spontané, la langue des intervenants présente un certain degré de surveillance en adéquation avec ce qu'on attend normalement de la participation d'experts à une émission de radio à vocation culturelle.

Même si dans l'absolu nos deux discours ne sont pas tout à fait comparables en raison de parties supprimées dans la publication, une comparaison des pourcentages des catégories grammaticales dans chacun des médias reste possible.

Tableau 5 – Comparaison des proportions de « mots lexicaux » entre les deux médias

	ORAL (%) (N=5890)	ÉCRIT (%) (N=2743)
Noms	14,47	18,3
Verbes	17,11	17,32
Adjectifs	5,20	7,29
Adverbes	7,86	6,82
Total	44,64	49,73

Si, comme le signale Gadet (1996: 23) à la suite de Halliday (1989: 61), « les noms (et les nominalisations) sont plus nombreux à l'écrit » (18,3% contre 14,47% ici, voir tableau 5), en revanche, en dépit des divergences entre les deux médias, nous ne constatons pas totalement ici qu'« à l'écrit, le nombre de mots lexicaux l'emporte [...] sur le nombre de mots grammaticaux, alors que c'est l'inverse à l'oral » (Gadet, 1996: 23). Ceci pourrait en l'occurrence s'expliquer par la corrélation de deux facteurs : d'une part, la situation particulière d'énonciation (l'enregistrement dans un studio de radio) et la thématique scientifique de l'émission conduisent naturellement les intervenants à recourir à une langue plutôt surveillée et par conséquent relativement proche de l'écrit normé (voir également note 12), et d'autre part, la consignation par écrit de l'entretien est censée reproduire – du moins en partie – certaines caractéristiques de la dynamique de l'interaction orale et « la spontanéité de l'oral » (voir §3.2).

4. Analyse des divergences pour plusieurs traits langagiers

Bien que plusieurs dimensions des discours retenus ici permettent la comparaison entre oral et écrit (mêmes intervenants, même contenu, même public ciblé), cette « comparabilité » n'en comporte pas moins certaines limites. La première, évidente et universelle : la dimension sonore est inexorablement perdue dans l'écrit, silencieux. Dès lors, tout ce qui relève de cette dimension ne peut être comparé. La deuxième provient de l'absence totale d'informations sur le processus éditorial, et par conséquent des raisons à l'origine des changements opérés. En ce sens, une analyse quantitative n'aurait guère de sens, d'autant plus que certains phénomènes disparaissent non pas en raison d'une modification ponctuelle pour la publication, mais tout simplement parce que la partie qui les contenait a été intégralement supprimée. Aussi nous contenterons-nous d'appréhender certains phénomènes langagiers singuliers en examinant la manière dont ils ont été traités lors du passage de l'oral à l'écrit.

4.1. L'usage du *vous* générique

Les indices personnels d'allocation *tu* et *vous* peuvent, dans un emploi dit *générique*, prendre une valeur non-spécifique, à fortiori avec l'usage du présent. Ainsi en énonçant, *vous prenez un macaque* (16'12), il est clair que LN ne s'adresse pas à ses interlocuteurs. Un tel usage lui permet en revanche de faire basculer l'interlocution vers un univers mental en partie déconnecté du moi-ici-maintenant, où il devient dès lors possible d'évoquer des expériences, des situations, des événements prenant un caractère général, prototypique, tout en conservant l'attention des interlocuteurs par le rôle premier dévolu aux pronoms de 2^e personne. Observons en [21] l'évocation d'une expérience, où le *vous* sert à exprimer une généralisation permettant la description d'un cas de figure typique, également signalé – entre autres – par l'adverbe *normalement* et le recours au présent :

[21] *quand ce patient s'est fait opérer il est tombé dans une sorte de présent immédiat [...] les psychologues [...] ont réussi à montrer que par exemple on pouvait le convoquer chaque jour pour lui faire apprendre quelque chose [...] vous avez par exemple cinquante séances normalement quand vous venez à la [v] à la vingtième séance vous vous souvenez qu'il y*

en a eu dix-neuf avant lui chaque fois avait l'impression de ah ben c'est intéressant qu'est-ce que vous me faites faire là sauf que ses performances montraient un apprentissage identique à celui de quelqu'un qui se souvient (LN-10'35)

- [22] Quand ce patient s'est fait opérer, il est tombé dans une sorte de présent immédiat. Il est devenu incapable de créer le moindre nouveau souvenir. Nos collègues psychologues l'ont convoqué chaque jour pour lui faire apprendre quelque chose pendant cinquante séances. Normalement, au bout de la vingtième séance, **vous** vous souvenez des dix-neuf précédentes. Pour ce patient, chaque séance était la première, sauf que ses performances montraient un apprentissage identique à celui de quelqu'un qui se souvient. (84a)

À la lecture du tableau 6, qui présente les occurrences de *vous* pronom clitique sujet dans la partie de l'émission conservée pour la retranscription et dans sa version écrite, on constate d'emblée une forte proportion de *vous* en emploi générique à l'oral (56%, N=73, le ratio atteignant 68% de formes à valeur générique dans l'entier de l'émission, N=157). Leur répartition a partie liée avec les rôles des différents locuteurs dans l'interaction : toutes les formes à valeur générique sont le fait des deux experts invités (LN en utilisant 35 ; YA 6), les présentateurs se bornant à guider l'entretien par des questions ou des retours sur les interventions, actualisant les formes allocutives spécifiques du pronom *vous* au singulier (*professeur Agid j'aimerais que vous commenciez par nous raconter ce qu'est le cerveau (SB-4'04)*) ou au pluriel (*tout ce que vous décrivez l'un et l'autre (JA-24'56)*) et, à une occasion, par l'usage du marqueur *vous voyez (moi je pensais à autre chose vous voyez (JA-22'50))*.

Tableau 6 – Répartitions des valeurs sémantiques des 73 occurrences orales du pronom sujet *vous* dans l'émission (section retranscrite) et des 22 occurrences de l'article

	<i>vous savez, vous voyez</i>		<i>vous</i> allocutif singulier		<i>vous</i> allocutif pluriel		<i>vous</i> générique		<i>vous avez...</i> (qui)	
	ORAL	ÉCRIT	ORAL	ÉCRIT	ORAL	ÉCRIT	ORAL	ÉCRIT	ORAL	ÉCRIT
SB			4	4						
JA	1	0	6	0	2	1				
YA	1	0	7	0			6	8	7	0
LN			4	0			35	9		
Total	2	0	21	4	2	1	41	17	7	0

Si l'on sait que, ces dernières décennies, en français parlé, cette forme et, bien plus encore, celle du *tu* générique ont connu un développement remarquable au détriment notamment du pronom « on » (pour une synthèse, voir Coveney, 2009; Fonseca-Greber & Waugh, 2003; Peeters, 2007), il est marquant que l'usage générique de *vous* soit aussi celui qui prédomine largement dans l'article publié (17 occurrences sur 22), dont [24] offre une illustration :

- [23] *et ça veut dire que ce que vous allez pouvoir faire inconsciemment va dépendre de ce que vous êtes capable de faire consciemment (LN-26'07)*

- [24] Cela veut dire que ce que **vous** pouvez faire inconsciemment dépend de ce que **vous** pouvez faire consciemment. (85c)

La forte proportion de *vous* génériques s'explique certainement en partie par le type d'émission considérée, et la portée didactique qu'elle revêt¹⁴. L'entretien avec des experts comporte en effet de nombreuses séquences explicatives et descriptives pour permettre à l'auditeur de se représenter le fonctionnement du cerveau¹⁵. On peut alors imaginer que de telles formes sont en un certain sens favorisées par la singularité de la communication radiophonique, destinée (aussi) à des auditeurs invisibles, non-identifiés qui pourront dès lors se sentir impliqués dans les explications – ou, en d'autres termes, bénéficier d'une meilleure « insertion situationnelle » (« situational insertion », Laberge & Sankoff, 1979: 428). L'emploi de la 2^e personne générique passe effectivement « par la singularité pour atteindre

un effet de généralisation, contrairement aux formes *nous*, et *on*, qui, chacune à leur manière, renvoient à une collectivité » (Barbérís, 2010: 1839).

4.2. La construction *vous avez X qui*

Si de nombreuses formes du *vous* générique ont été retenues comme acceptables pour être publiées, les sept structures de type *vous avez* + SN (+ *qui*) – toutes l'œuvre du même locuteur-expert (YA) – ont en revanche systématiquement été remplacées à l'écrit.

Tableau 7 – Les sept structures en *vous avez* + SN (+*qui*) dans la partie retranscrite de l'émission, et leur modification dans l'article publié

ORAL	ÉCRIT
[25] <i>ça c'est une première manière de le voir et une deuxième manière de le voir ce cerveau vous avez une partie postérieure du cerveau en gros en gros qui [3] reçoit des informations qui perçoit les informations le toucher la vue l'audition etcetera et puis vous avez une partie avant du cerveau qui va nous permettre d'agir [...] puis il y a une troisième manière de le voir c'est de se dire qu'à l'intérieur du cerveau vous avez des tas de circuits très compliqués des routes à l'infini (YA-5'06)</i>	[26] C'est une première manière de voir le cerveau, il en existe une deuxième. Une partie postérieure reçoit les informations des sens, le toucher, la vue, l'audition, et une partie avant nous permet d'agir. [...] Il existe enfin une troisième manière de l'appréhender. À l'intérieur du cerveau se trouvent des circuits très complexes des routes à l'infini [...] (83a)
[27] <i>c'est l'observation clinique mais vous avez les progrès de de la biologie moléculaire vous avez les progrès de la physiologie on comprend comment ça marche un cerveau c'est aussi compliqué en petit que [s] l'univers l'est en grand et puis vous avez euh la l'imagerie cérébrale notamment ce qu'on appelle les IRM fonctionnelles qui permettent lorsqu'on demande à quelqu'un de faire quelque chose euh on peut voir les [s] les régions du cerveau qui s'activent préférentiellement (YA-8'36)</i>	[28] À l'observation clinique qui reste pour moi essentielle, il faut ajouter les progrès de la biologie moléculaire, de la physiologie. Il y a également l'imagerie cérébrale, notamment les IRM fonctionnelles qui permettent de voir les régions du cerveau qui s'activent préférentiellement quand on demande à quelqu'un de faire quelque chose. (83c)
[29] <i>je pense qu'il y a un dialogue permanent entre la conscience c'est-à-dire les activités qui ne sont pas automatiques et des activités qui sont automatiques auxquelles on ne pense pas et qui sont gérées par les structures les plus profondes du cerveau il y a un dialogue permanent XXX quand vous avez un comportement automatique vous pouvez vous désengager de ce comportement (automatique) (YA-23'28)</i>	[30] Il existe donc un dialogue permanent entre la conscience, des activités qui ne sont pas automatiques et des activités automatiques, auxquelles nous ne pensons pas et qui sont gérées par les structures les plus profondes du cerveau. Vous pouvez vous désengager d'un comportement automatique. (85b)

Quant à l'ensemble de l'émission, il comporte six constructions du type *vous avez X qui* (YA, 5 et LN, 1), dont deux seulement apparaissent dans la partie conservée pour la retranscription, reproduites en [25]. Dans cet exemple, on remarquera la présence d'une symétrie (Blanche-Benveniste, 2010: 176-178; Gadet, 2007: 70) conduisant au « recyclage » – cognitivement économe à la fois du point de vue du locuteur et de l'auditeur – de la même séquence, dont la deuxième occurrence, introduite par *et puis*, survient 8'' plus tard¹⁶ : *vous avez une partie postérieure du cerveau en gros en gros qui [3] reçoit des informations [...] et puis vous avez une partie avant du cerveau qui va nous permettre d'agir*. Comme évoqué plus haut, la version écrite élimine les deux relatives, optant pour une formulation commençant par un sujet indéfini, caractéristique du « style de l'écrit conventionnel » (Le Goffic, 1993: 137) : « **Une partie postérieure** reçoit les informations des sens, le toucher, la vue, l'audition, et **une partie avant** nous permet d'agir. » Nous avons donc ici affaire à deux constructions divergeant selon le médium utilisé.

Relevons que le pendant de la construction *vous avez X qui* existe également avec le *tu* générique, comme l'atteste [31], extrait de l'émission *Les pieds sur Terre* (toutes les occurrences de *tu as* sont articulées [ta]) :

- [31] on fait des montres pour enfants et là tu faisais tout franchement enfin ça t'apprend la life du travail genre tu sais gérer genre tu as un problème avec une photocopieuse ou genre **tu as** une livraison **qui** arrive **tu as** un mec **qui** t'appelle de l'étranger (France Culture, 25/01/2017)

De telles formulations s'apparentent à celles en *j'ai X qui* ou *il y a X qui* (Blanche-Benveniste, 2010: 133-136), que nous allons maintenant évoquer.

4.3. La construction clivée en *il y a X qui*

Tout comme c'était le cas avec *vous avez X qui*, la clivée en *il y a X qui* – surtout utilisée par YA – semble tout à fait propice à l'explication didactique dans la mesure où elle permet de « condenser dans une seule construction [...] un double mouvement discursif : la présentation d'un nouveau référent et un acte de prédication à son propos » (Cappeau & Deulofeu, 2001: 5). Par ailleurs là où l'introduction directe d'indéfinis en fonction sujet paraîtrait étrange en français parlé (Cappeau & Deulofeu, 2001: 2), cette tournure fait partie des « ready-made grammatical constructions whose main function is to allow lexical NPs to occur elsewhere than in initial subject position » (Lambrecht, 1988: 136). Cette construction se prête plus particulièrement à l'introduction de syntagmes nominaux indéfinis, caractéristiques d'une démarche explicative. Par ailleurs, en conservant tout ou partie du sémantisme spatial originel de *il y a* (type : « il y a un oiseau dans l'arbre »), elle présente également l'avantage d'aider l'auditeur à se construire un modèle mental sous forme de cartographie spatiale des divers éléments introduits (voir à cet égard un aperçu des recherches en psycholinguistique chez Zwaan, 1999).

Sur les vingt structures orales en *il y a X qui*, originellement présentes dans la totalité de l'émission, douze seulement apparaissaient dans la partie conservée pour la retranscription. Aucune cependant n'a été préservée dans la version écrite, la plus proche étant l'expression synonyme *il existe*, mais sans la relative :

- [32] *oh il y a des expériences absolument remarquables qui sont parmi les plus grandes en en dans la neuropsychologie de la mémoire* (LN-10'19)
- [33] **Il existe** des expériences remarquables parmi les plus grandes en neuropsychologie de la mémoire [...] (84a)

Après *il y a X* en [34], la relative adjective *qui sont profondes* est d'autant plus facile à supprimer à l'écrit en [35] qu'elle est assertive, au présent, et n'apporte aucune information supplémentaire par rapport à un adjectif épithète :

- [34] *il faut voir que ce cerveau euh est composé d'une couche périphérique de cellules nerveuses qu'on appelle le cortex cérébral qui se trouve à la périphérie du cerveau il y a des structures qui sont profondes il y en a plusieurs* (YA-4'32)
- [35] [...] il faut savoir qu'il est composé d'une couche périphérique de cellules nerveuses, qu'on appelle le cortex cérébral, et **de plusieurs structures profondes** [...] (83a)

Alors que le recours à la clivée en *il y a X qui* évitait à l'oral l'usage de syntagmes nominaux indéfinis en position initiale de sujet « réputés désagréables et peu naturels » (Blanche-Benveniste, 2000: 93), c'est précisément ces derniers qui sont utilisés dans la version écrite :

- [36] *je parle je lui raconte XXX il sera euh d'accord ou pas d'accord et en même temps je freine euh j'accélère il y a des gens qui passent c'est donc de la perception j'agis et tout ça je ne me dis pas tiens il y a un piéton qui veut là traverser je vais relever mon genou pour appuyer sur la sur le frein etcetera* (YA-19'27)

- [37] Je parle avec Lionel Naccache, il sera d'accord ou pas, en même temps, je freine, j'accélère, **des gens passent**, je perçois, j'agis, tout cela sans me dire : « Tiens, **un piéton va traverser**, je vais relever mon genou pour appuyer sur le frein ». (84c)

On recense également un exemple avec un syntagme nominal défini, qui subit le même sort que les autres lors du passage à l'écrit :

- [38] *il y a à la base du cerveau tout à fait à la base ce qui sépare le cerveau de la moelle épinière* **il y a le tronc cérébral qui gère** toutes les fonctions (YA-4'50)
- [39] Ce qui sépare le cerveau de la moelle épinière, **le tronc cérébral, gère** toutes les fonctions telles que la respiration, la pression artérielle, les fonctions digestives. (83a)

Pour un même contenu informationnel, les versions orales et écrites offrent des formulations syntaxiques différentes. Si dans la version écrite, « des gens passent » semble banal tant pour le scripteur que pour le lecteur, à l'oral, en revanche, même dans le cadre formel de cet entretien radiophonique, les intervenants tendraient à recourir assez naturellement à une tournure permettant d'introduire le nouveau référent à l'aide de *il y a X* (ou *vous avez X*), lui conférant dès lors le statut de connaissance partagée pouvant faire l'objet d'apports informationnels à l'aide ici d'une relative en *qui* (voir Lambrecht, 1988: 150-151). Il s'agirait bien là de traits langagiers fortement dépendants du médium et de ce qu'il impose comme contraintes pragmatiques et cognitives à la communication. Ces résultats font écho aux recherches de Karssenber & Lahousse (2018) qui comparent trois grands corpus, *Le Monde* (écrit journalistique), *Yahoo-based Contrastive Corpus of Questions and Answers* (écrit informel) et le *Corpus de Français Parlé Parisien des années 2000* (français parlé) :

il y a clefts are almost 10 times more frequent in the spoken corpus than in the informal written corpus, which in turn contains 20 times more occurrences than the formal written corpus. [...] The comparison of the three corpora thus allows us to confirm the claim that *il y a* clefts are a spoken phenomenon. (Karssenber & Lahousse, 2018: 528 & 529)

4.4. Quelques dernières remarques sur les relatives

Rappelons l'une des conclusions de l'étude de Blanche-Benveniste (1995: 25) présentée dans l'introduction, qui rapportait que « les subordinées sont plus nombreuses par oral que par écrit, et qu'elles sont utilisées de façons différentes ». En témoigne effectivement l'extrait [40], où en seulement 30'', YA recourt à 6 relatifs (4 *qui*, 1 *que* et 1 *dont*). Bien que le passage ait été considérablement réduit pour la publication, sur les six, un seul subsistera :

- [40] *quand vous écrivez euh vous-même* **qui** êtes un grand écrivain lorsque vous écrivez je sais pas si vous écrivez à la main vous avez un contenu **qui** lui sera pensé et **qui** sera dans le domaine de la conscience telle que Lionel l'a évoquée mais vous avez une écriture motrice **qui** est complètement stéréotypée **que** vous avez appris¹⁷ d'ailleurs ces comportements automatiques sont toujours surappris et **dont** vous ne pensez pas je vais faire la lettre A et puis ensuite je vais faire la lettre B etcetera (YA-20'24)
- [41] Vous écrivez un contenu pensé **qui** sera dans le domaine de la conscience mais votre écriture motrice est complètement stéréotypée, vous l'avez apprise. Ces comportements automatiques sont toujours sur-appris. Vous ne pensez pas écrire la lettre A puis la lettre B. (85a)

Les clivées¹⁸ et pseudo-clivées de l'oral tendent elles aussi à disparaître dans la version écrite :

- [42] *ça c'est un point euh de de recherche aujourd'hui* **c'est un point** **qui** reste ouvert (YA-15')
- [43] Ce point de recherche reste ouvert. (84c)
- [44] *il y a ça aussi en neurologie* mais **ce** **qui** est spécifique dans notre domaine **c'est que** l'observation des malades peut-être paradoxalement hein mais nous illumine et nous enseigne sur le fonctionnement du sujet normal (LN-9'09)

- [45] Nous faisons de même en neurologie, mais, dans notre domaine, l'observation des malades, peut-être paradoxalement, nous illumine et nous enseigne sur le fonctionnement du sujet normal. (83c)

En somme, la fréquence d'usage des relatives est probablement d'autant plus élevée que, conformément aux observations de Lambrecht (1988), le français parlé tend à éviter les constructions où apparaîtrait un syntagme nominal indéfini en position sujet, lui préférant notamment une tournure en *il y a X qui*, menant dès lors à des constructions comme celles observées en §4.3 et dans une moindre mesure en §4.2.

5. Conclusion

Cette étude a proposé de mettre en miroir deux productions dont les variations peuvent être largement rapportées à la dimension médiale (voir §2). Les analyses ébauchées n'ont d'autre vocation que de suggérer des pistes d'exploration comparative et de donner à voir la grande richesse des données. De très nombreux phénomènes n'ayant pas pu être évoqués ici, d'autres comparaisons seront nécessaires, qui examineront notamment la modification des temps grammaticaux, les transformations lexicales, le traitement des marqueurs discursifs, etc. Pour reprendre l'image de Peytard (1977: 195) citée en ouverture de cet article, gageons que ce sera en comparant davantage de données orales et écrites de ce type, et en intégrant si possible des informations sur les contraintes éditoriales qui les déterminent, qu'on obtiendra un « éclairage mutuel » propre à mettre en lumière « les reliefs des deux ensembles »...

6. Bibliographie

- Agid, Y., Naccache, L., Attali, J. & Bonvicini, S. (2014). Le grand inconscient. *France Culture Papiers* 12, 82-85.
- Armstrong, N. & Smith, A. (2002). The influence of linguistic and social factors on the recent decline of French *ne*. *Journal of French Language Studies* 12-1, 23-41.
- Barbérís, J.-M. (2010). "Quand t'es super bobo"... La deuxième personne générique dans le français parisien des jeunes. *Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2010*. F. Neveu, et al. (éds). 1839-1857.
- Béguelin, M.-J. (1998). Le rapport écrit-oral. Tendances dissimilatrices, tendances assimilatrices. *Cahiers de linguistique française* 20, 229-253.
- Biber, D., Johansson, S., Leech, G., Conrad, S. & Finegan, E. (1999). *Longman Grammar of Spoken and Written English*. Harlow: Longman.
- Blanche-Benveniste, C. (1995). De la rareté de certains phénomènes syntaxiques en français parlé. *Journal of French language studies* 5, 17-29.
- Blanche-Benveniste, C. (2000). *Approches de la langue parlée en français*. Gap/Paris: Ophrys.
- Blanche-Benveniste, C. (2010). *Le français. Usages de la langue parlée*. Leuven/Paris: Peeters.
- Blanche-Benveniste, C. & Jeanjean, C. (1987). *Le français parlé. Transcription et édition*. Paris: Didier.
- Brugman, H. & Russel, A. (2004). Annotating Multi-media/Multi-modal Resources with ELAN. *LREC 2004. Fourth International Conference on Language Resources and Evaluation*. Lisboa. European Language Resources Association.
- Cadiot, P. (1988). Ça à l'oral: un relais topique. *Linx* 18, 77-93.
- Cappeau, P. & Deulofeu, J. (2001). Partition et topicalisation: *il y en a* «stabilisateur» de sujets et de topiques indéfinis. *Cahiers de praxématique* 37, 45-82.
- Conti, V. (2017). *Autour du clivage et de phénomènes apparentés en français contemporain: Le cas des structures en j'ai X qui*, Thèse de doctorat sous la direction de M.-J. Béguelin. Université de Neuchâtel.
- Coveney, A. (2009). *On pour tous et tu pour on: tu et vous comme pronoms indéfinis* Dans B. Peeters & Ramière, N. (éds.), *Tu ou vous: l'embaras du choix* (pp. 253-285). Limoges: Lambert-Lucas.
- Doquet, C. (2018). Écrire la parole. Modalités de mise à l'écrit d'entretiens avec Antoine Culioli. *Langages* 209, 115-135.
- Fonseca-Greber, B. & Waugh, L. R. (2003). On the radical difference between the subject personal pronouns in written and spoken European French. Dans P. Leistyna & Meyer, C. F. (éds.), *Corpus Analysis: Language Structure and Language Use* (pp. 225-240). Amsterdam: Brill.
- Gadet, F. (1996). Une distinction bien fragile: oral/écrit. *Tranel* 25, 13-27.

- Gadet, F. (2007). *La variation sociale en français*. Paris: Ophrys.
- Halliday, M. A. K. (1989). *Spoken and Written Language*. Oxford: Oxford University Press.
- Heiden, S., Magué, J.-P. & Pincemin, B. (2010), TXM: Une plateforme logicielle open-source pour la textométrie - conception et développement, *10th International Conference on the Statistical Analysis of Textual Data - JADT 2010*, Roma, 1021-1032.
- Henry, S. & Pallaud, B. (2004). Amorces de mots et répétitions dans les énoncés oraux. *Recherches sur le français parlé* 18, 201-229.
- Karsenberg, L. & Lahousse, K. (2018). The information structure of French *il y a* clefts and *c'est* clefts: A corpus-based analysis. *Linguistics* 56-3, 513-548.
- Koch, P. & Oesterreicher, W. (2001). Langage parlé et langage écrit. Dans G. Holtus, *et al.* (éds.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik. Band I/2 - Methodologie (Sprache in der Gesellschaft / Sprache und Klassifikation / Datensammlung und verarbeitung)* (pp. 584-627). Tübingen: Max Niemeyer.
- Laberge, S. & Sankoff, G. (1979). Anything You Can Do. *Syntax and Semantics* 12, 419-440.
- Lambrecht, K. (1988). Presentational cleft constructions in spoken French. Dans J. Haiman & Thompson, S. A. (éds.), *Clause combining in grammar and discourse* (pp. 135-179). Amsterdam: John Benjamins.
- Le Goffic, P. (1993). *Grammaire de la phrase française*. Paris: Hachette.
- Mahrer, R. (2017). *Phonographie: La représentation écrite de l'oral en français*. Berlin: de Gruyter.
- Moreau, M.-L. (1986). Les séquences préformées: entre les combinaisons libres et les idiomatismes. Le cas de la négation avec ou sans *ne*. *Le français moderne* 54-3/4, 137-160.
- Norén, C. & Jossierand, J. (2015). Intervention et compte rendu du débat parlementaire européen—une question de diamésie? *Studia Neophilologica* 87, 84-98.
- Olson, D. R. (2009). Language, Literacy and Mind: The Literacy Hypothesis. *Psyche* 18-1, 3-9.
- Peeters, B. (2007). «Nous on vous tu(e)». La guerre (pacifique) des pronoms personnels. *Zeitschrift für romanische Philologie* 122-2, 201-220.
- Peytard, J. (1971). Pour une typologie des messages oraux. Dans A. Rigault (éd.), *La grammaire du français parlé* (pp. 161-176). Paris: Hachette.
- Peytard, J. (1977). Le français parlé, langue et usage. Situer l'oral. *Le français moderne* 45-3, 194-203.
- Riegel, M., Pellat, J.-C. & Rioul, R. (2009). *Grammaire méthodique du français*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Söll, L. & Hausmann, F. J. (1985). *Gesprochenes und geschriebenes Französisch*. Berlin: Erich Schmidt.
- Surcouf, C. (à paraître). Les grammaires reflètent-elles l'état de développement de la langue qu'elles décrivent? Dans C. Skupien Dekens, *et al.* (éds.), *La norme du français et sa diffusion* (pp. xx-xx). Paris: Honoré Champion.
- Traverso, V. (2016). *Décrire le français parlé en interaction*. Paris: Ophrys.
- Zwaan, R. A. (1999). Situation Models: The Mental Leap into Imagined Worlds. *Current Directions in Psychological Science* 8, 15-18.

¹ En français, nous ne possédons pas d'équivalent de la *Grammar of Spoken and Written English* (Biber *et al.*, 1999), mais le français parlé a cependant suscité davantage d'intérêt, notamment des points de vue morphosyntaxique (Blanche-Benveniste, 2010), sociolinguistique (Gadet, 2007) et interactionniste (Traverso, 2016).

² C'est-à-dire la variation selon qu'il s'agit de l'écrit ou de l'oral. Pour une brève présentation des dimensions « dia- », voir Gadet (2007: 22-24).

³ Rien n'est dit à ce propos, ni sur les critères de sélection des interventions. Il suffit de visionner quelques vidéos de prises de parole sur le site du parlement européen pour constater – sans surprise – que la plupart des députés s'étaient sur des notes écrites, voire oralisent un texte déjà rédigé. Dans de tels cas – de manière quelque peu circulaire – de l'écrit, oralisé, se retrouverait de nouveau consigné par écrit.

⁴ Pour une critique de l'approche de Koch & Oesterreicher, voir Mahrer (2017: 43s).

⁵ Idéalement, il faudrait discuter du rôle de l'éditeur dans l'ensemble du processus. Toutefois, aucune information à ce propos (son identité, son rôle, ses principes, ses conventions, ses contraintes) ne nous est connue pour l'heure.

⁶ L'annonce et la désannonce par SB, correspondant à de l'écrit oralisé, ne sont pas comptabilisées ici.

⁷ Au moment de la diffusion de l'émission, en 2014.

⁸ <https://tla.mpi.nl/tools/tla-tools/elan/>

⁹ <https://www.fnac.com/Ecoutez-l-integralite-de-la-rencontre-avec-l-equipe-de-la-revue-France-Culture-Papiers/cp15863/w-4> (consulté le 25/12/2019).

¹⁰ Les transcriptions de l'oral apparaîtront partout en italique. Les initiales du locuteur et l'indexation temporelle en minutes/secondes sont mentionnées entre parenthèses. Les amorces sont transcrites en phonétique entre crochets. Le texte publié est suivi de l'indication de la page et de la colonne (a, b, c). Il sera cité entre guillemets dans le corps de l'article.

¹¹ Le décompte des mots a été effectué à l'aide de TXM (Heiden *et al.*, 2010) et de TreeTagger.

¹² SB, dont la prise de parole est réduite, semble parfois recourir à des notes pour formuler ses questions. Chez des locuteurs de ce statut socioculturel, aguerris à la communication publique, que le discours soit spontané n'interdit pas pour autant le recours à certaines tournures fortement inspirées de l'écrit normé. En effet, les deux invités ne discutent pas ici de leur quotidien de « citoyen », mais des savoirs de leur discipline, à laquelle ils consacrent beaucoup de temps de lecture, d'écriture et d'exposés publics formels, que ce soit sous la forme de cours, ou de conférences.

¹³ Ce calcul exclut bien entendu les cas indécidables tel que [ðnɛpakapabl] : « on (n') est pas capable ». L'omission du *ne* s'effectue essentiellement avec les collocations fréquentes [sɛpa], [japa] (soit 26 cas sur 43), confirmant les tendances déjà observées par Moreau (1986).

¹⁴ En témoigne notamment l'usage récurrent de collocations comme *par exemple* (30 fois ; voir [21]), *c'est-à-dire* (42 ; voir [29]), *on appelle* (14 ; voir [7]).

¹⁵ Conti (2017: 246) analyse « un long monologue de type conférence/cours » et relève que « l'emploi de *vous avez* (plutôt qu'*il y a*) [...] semble trouver là un contexte d'apparition très favorable : certainement que cette forme permet de mieux inclure l'auditoire et donc de mieux capter son attention, ou de marquer sa prise en compte par le locuteur. Nous entendons très souvent, par exemple à la radio ou dans des conférences, cette forme *vous avez* en tant qu'existential équivalent à *il y a*. »

¹⁶ De tels indices pourraient probablement servir à donner une estimation de l'empan de la mémoire discursive des locuteurs.

¹⁷ Comme cela est fréquent à l'oral, l'accord du participe passé n'a pas été fait par le locuteur.

¹⁸ Les clivées sont rares, contrairement aux pseudo-clivées, notamment chez LN.